continué avec un grand succès de vogue la publication des almanachs dont son père était chargé : l'*Almanach comique*, l'*Almanach pour rire* et l'*Almanach du Charivari*. En 1869, il a créé, avec le dessinateur Grévin, l'*Almanach des Parisiennes*, publication pleine d'humour, de gaieté et de fines observations, qui, à la troisième année, atteignit le tirage de 30,000 exemplaires. Enfin, il est l'auteur d'un ouvrage en 4 volumes, la *Nouvelle vie militaire*. C'est une œuvre où la vie du soldat est esquissée d'une façon très-alerte et où domine sans cesse la note patriotique.

HUASCOLITE s. f. (u-a-sko-li-te). Minér. Sulfure de plomb et de zinc ressemblant beaucoup à la galène.

HUBAULT (Gustave), historien, né à Paris en 1825. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se prépara à l'enseignement de l'histoire et il entra dans l'Université. M. Hubault professa, depuis plusieurs années, l'histoire au lycée Louis-le-Grand. On lui doit un certain nombre d'ouvrages classiques, notamment : *Histoire de France* (1852, in-12), avec Marguerin ; *Cadres d'histoire de France* (1860, in-8°), avec le même; *Atlas pour servir à l'histoire des guerres de la République et de l'Empire* (1860, in-4°); les *Grandes époques de la France* (1863, 2 vol. in-12) ; *Histoire de France du moyen âge et des temps modernes* (1864, in-12) ; *Atlas de géographie et d'histoire* (1865, in-4°) ; *Histoire des temps modernes* (1866, in-12), avec Marguerin ; *Histoire de France à l'usage des écoles primaires* (1873-1875, 2 vol. in-12) ; *Histoire de France et histoire générale depuis* 1789 (1874, in-12) ; *Notre histoire en cent pages* (1875, in-12), etc.

* **HUBBARD** (Arthur), avocat et publiciste français. — Depuis 1872, il a repris l'exercice de sa profession d'avocat. Aux élections de novembre 1874, il se porta candidat au conseil municipal de Paris dans le quartier Saint-Lambert (XVe arrondissement) ; mais il échoua au scrutin de ballottage avec M. Maublanc. Le 6 janvier 1878, il a de nouveau posé sa candidature républicaine dans la même circonscription, cette fois à celle de conseiller municipal par 1,277 voix. Outre les brochures que nous avons citées, il a publié les *Principes sociaux*, *essai de philosophie municipale* (1874, in-12).

* **HUBBARD** (Nicolas-Gustave), économiste français, frère du précédent. — Il a été, en 1871, rédacteur de la *Nation souveraine*. Au commencement de 1876, M. Gustave Hubbard a été attaché comme secrétaire à la commission du budget de la Chambre des députés, qui l'a envoyé en Angleterre pour y étudier le mécanisme de l'impôt sur le revenu. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : *Histoire contemporaine de l'Espagne* (1869, 2 vol. in-8°) ; *Lettres d'un volontaire* (1871, in-8°) ; le *Budget de trois monarchies* et le *Budget de la République* (1873, in-12) ; *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne* (1875, in-18) ; *De la création d'une caisse d'Etat pour les épargnes des classes laborieuses* (1875, in-16).

HUBBARD (John-Gellibrand), économiste anglais, né en 1805. Entré dans la carrière commerciale et chef d'une maison importante, M. J. Hubbard a publié diverses brochures sur des questions de finances : *Vindication of a Fixed Duty on Corn* (1841) ; *The Currency of the Country* (1843), traité destiné à montrer les bons résultats d'une banque d'émission unique. En mai 1859, élu membre de la Chambre des communes par le collége de Buckingham, il a gardé son siége jusqu'au bill de réforme de 1868, qui a supprimé ce collége. Il a été alors nommé député-lieutenant pour le bourg de Buckingham, position qu'il occupe actuellement, en même temps que celle de directeur de la Banque d'Angleterre.

* **HUBERT-DELISLE** (Louis-Henri), administrateur et homme politique français. — Il était membre du conseil général de la Gironde, où il siégeait avec les bonapartistes, lorsque ces derniers le portèrent candidat au Sénat dans ce département le 30 janvier 1876. M. Hubert-Delisle donna son adhésion au programme républicain que M. Bethmont avait exposé à Bordeaux dans une réunion électorale, puis il publia une circulaire électorale dans laquelle il dit : « Mes affections politiques vous sont connues. Elles seront celles de toute ma vie. Mon dévouement à l'ordre, mon respect à la loi ne laissent aucun doute dans votre esprit, et l'illustre maréchal n'aura pas de plus ferme soutien de son autorité jusqu'à ce que la loi redonne à la nation le droit imprescriptible de se prononcer sur son sort. » Ce sénateur le premier sur quatre par 365 voix, il alla siéger dans le groupe dit de l'Appel au peuple et vota constamment contre les lois politiques adoptées par la majorité républicaine de la Chambre des députés. Cet admirateur du coup d'Etat et des proscriptions du 2 décembre, du régime qui avait imposé à la France un despotisme odieux, devait naturellement applaudir au coup d'Etat parlementaire du 16 mai 1877 et à la résurrection du gouvernement de combat contre les républicains. Le 22 juin, il vota pour la dissolution de la Chambre des députés. Lorsque la France eut réélu une grande majorité de députés républicains, il se joignit aux sénateurs qui encouragèrent le pouvoir exécutif à résister à la volonté du pays et, le 10 novembre, il vota l'ordre du jour présenté par M. de Kerdrel contre la nomination d'une commission d'enquête parlementaire par la Chambre des députés.

HUBERT DU BOURG, homme de guerre anglais du XIIIe siècle. Il descendait d'un frère utérin de Guillaume le Conquérant et il servit sous Richard Cœur de Lion. Il était gouverneur du château de Falaise lorsque le duc Arthur de Bretagne y était enfermé, et il chercha vainement à détourner de la tête du jeune prince le triste sort que lui réservait Jean sans Terre. Il resta néanmoins fidèle au roi, administra ses principaux domaines et signa avec lui la grande charte en 1215. Devenu grand justicier après la mort du comte de Pembroke, pendant la minorité de Henri III, il soumit les barons rebelles, devint comte de Kent en 1227 et épousa une sœur du roi d'Ecosse. Mais il avait un ennemi mortel dans Pierre Desroches, évêque de Winchester, qui parvint à le faire enfermer à la Tour de Londres sous une accusation de concussion et de magie (1232). Toutefois, il fut rendu à la liberté vers la fin de sa vie, et la faveur royale le fit même rentrer au conseil.

* **HÜBNER** (Joseph-Alexandre, baron DE), diplomate autrichien. — En 1867, il fut remplacé à l'ambassade d'Autriche à Rome. Il employa ses loisirs à écrire un ouvrage historique, qui parut à Paris sous le titre de *Sixte-Quint*, *sa vie et son temps* (1870, 3 vol. in-8°). En 1871, le baron de Hübner fit un voyage autour du monde. S'étant arrêté à New-York, il traversa les Etats-Unis, puis il visita le Japon, la Chine, la Cochinchine, l'Inde et revint en Europe par le canal de Suez. Ce voyage a été raconté par lui dans un ouvrage intéressant, intitulé : *Promenade autour du monde* (1873, in-8°). Le succès de ce livre, qui donna lieu à des observations peu sur le vif, a été très-grand et la 5e édition, illustrée de gravures, a été publiée en 1875 (2 vol. in-12). Le baron de Hübner a été nommé en 1877 membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris.

HUBNÉRITE s. f. (u-bné-ri-te). Minér. Tungstate manganeux, trouvé, près du lac Erié et à Nevada.

HUCHÉE s. f. (u-ché ; à asp.). Action de hucher, d'appeler en criant, à la chasse.

HUCHEMS. m. (u-chèmm ; à asp.). Ichthyol. Variété de salmonides, qui se trouve en Bavière.

HUCHER (Eugène-Frédéric-Ferdinand), archéologue français, né à Sceaux en 1814. Il entra à dix-neuf ans dans l'administration de l'enregistrement et fut successivement receveur à Tournon, premier commis de direction à Châteauroux et au Mans et vérificateur dans la Sarthe. En même temps, il se livrait avec ardeur à son goût pour les études archéologiques et dessinait et grattait des planches pour quelques ouvrages dont il écrivait le texte. Ayant été mis à la retraite, M. Hucher a été nommé directeur du musée archéologique du Mans et a été chargé, par correspondant du ministère de l'instruction publique pour les monuments et les travaux historiques, inspecteur de la Société française d'archéologie, membre correspondant de la Société des antiquaires de France, etc. En 1862, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Indépendamment de nombreux articles insérés dans le *Bulletin monumental*, la *Revue numismatique*, l'*Annuaire de la Société de numismatique*, etc., on lui doit les ouvrages suivants : *Essai sur les monnaies frappées dans le Maine* (1845, in-4°) ; *Sigillographie du Maine* (1853, in-8°) ; *Des enseignes de pèlerinage* (1854, in-8°) ; *Etudes sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe* (1856, in-8°) ; *Histoire du jeton au moyen âge* (1858, in-8°), avec M. Rouyer. *De l'art au XIVe siècle et de ses applications à l'industrie* (1864, in-8°) ; *Calque des vitraux peints de la cathédrale du Mans* (1864, in-fol.) ; l'*Art gaulois ou les Gaulois d'après leurs médailles* (1865-1874, 3 vol. in-8°) ; *Vitraux peints de la cathédrale du Mans* (1868, in-fol.) ; *Catalogue du musée archéologique du Mans* (1869, in-8°) ; le *Tombeau de Charles VI, comte du Maine, à la cathédrale du Mans* (1873, in-8°) ; *Jubé du cardinal Philippe de Luxembourg à la cathédrale du Mans* (1875, in-fol.) ; le *Saint-Graal ou la quête d'Arimathie, publié d'après des textes et documents inédits* (1875-1876, 2 vol. in-12), etc.

HUCHIER s. m. (u-chié ; à asp. — rad. *huche*). Celui qui faisait des huches, et en général celui qui travaillait le bois. Il Vieux mot.

* **HUCQUELIERS**, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-E. de Montreuil-sur-Mer ; pop. aggl., 677 hab. — pop. tot., 694 hab.

HUDSONITE s. f. (ud-so-ni-te — de la rivière *Hudson*). Minér. Variété de pyroxène provenant de la rivière Hudson.

* **HUELGOAT**, bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. N.-E. de Châteaulin ; pop. aggl., 735 hab. — pop. tot., 1,327 hab.

HUÉMAL s. m. (u-é-mal). Mamm. Animal d'une race éteinte, qui se trouvait au Chili.

HUGUER s. m. (u-eur ; à asp. — rad. *huer*). Celui qui hue, qui fait des huées.

* **HUGEL** (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand. — Il est mort à Bruxelles en 1870.

HUGELMANN (Jean-Gabriel), journaliste, né à Vergny-Saint-Salmon en 1830. Fils d'un tailleur, il fut élevé à l'école mutuelle de Tours, puis il vint à Paris. Il adressa alors des odes à Louis-Philippe et à M. de Rothschild. Peu après, la révolution de 1848 étant survenue, il prit la parole dans les clubs et parvint, malgré son extrême jeunesse, à se faire élire capitaine de mobiles. Cette même année, il fut condamné à un an d'emprisonnement pour attaque à la propriété et outrage à un ministre des cultes. Ayant été envoyé en Algérie, il subit à Bône une nouvelle condamnation. Au bout de quelque temps, il parvint à s'échapper de prison, gagna l'Espagne et se rendit à Madrid. Là, il épousa une actrice et fonda un journal français, dans lequel il se montra un chaud partisan de Napoléon III. Le journal la *Iberia* ayant attaqué l'impératrice Eugénie, Hugelmann proposa le rédacteur et se battit avec lui. Comme il l'avait espéré, le duel fit du bruit. Napoléon III en fut informé. Ayant appris ce qu'était Hugelmann, il lui envoya M. Belmontet, qui lui remit une pension au nom et l'engagea à venir à Paris. Celui-ci s'empressa d'accourir, et le lendemain de son arrivée il reçut le décret qui lui accordait sa grâce. Doué d'une grande force, fécond en ressources, Hugelmann parvint à fonder la *Revue des races latines*. En même temps, il publia quelques livres qui servirent aux pièces de théâtre. En 1858, il fut mis en faillite ; mais cette faillite, de mince importance à ses yeux, ne le désarçonna en aucune façon. Dans un ouvrage intitulé la *Quatrième page* (1852, 2 vol. in-8°), il fit l'apologie de la famille des Bonaparte, ce qui accrut encore les sympathies qu'on avait pour lui en haut lieu. Vers cette époque, il était attaché à la rédaction du *Journal de Bordeaux*, feuille impérialiste. Plus tard, il se lança dans les affaires, fit de nouveau faillite et, après avoir été mêlé à l'affaire de faire décorer d'un grand nombre d'ordres étrangers, et devint rédacteur en chef du *Nain jaune*. Après la révolution de 1870, Hugelmann se rendit à Londres. Grâce à l'argent qu'il savait toujours se procurer, il fonda dans cette ville la *Situation*, journal bonapartiste auquel collabora son ami, M. Clément Duvernois, et il entra en relation avec l'ambassadeur de Prusse. Après l'armistice (1871), il revint à Paris, où il chercha à s'occuper de nouvelles entreprises de journaux. A cette époque, un banquier nommé Favière, qui lui avait fourni de l'argent à Londres, était détenu par suite d'une condamnation. Il entreprit pour lui de lui obtenir sa grâce et reçut de Mme Larivière une somme de 3,000 francs. Sans moyens d'existence connus, on le vit mener un grand train, dépenser follement et quelquefois même de façon peu louables avec des actrices et figurer comme témoin dans le scandaleux procès de la rue de Suresnes (février 1872). La même année, il devint directeur politique de l'*Etat*, journal dont il fit une feuille bonapartiste. A la fin de cette même année, il fut de nouveau mis en faillite. Traduit le mars 1874 devant le tribunal correctionnel de la Seine sous l'inculpation d'escroquerie, de banqueroute, de bris de scellés et de chantage, le champion de la quatrième race fut condamné, le lendemain, à cinq années de prison et 2,000 francs d'amende. Il fit appel de ce jugement, mais le jugement fut confirmé. Outre la *Quatrième race*, M. Hugelmann a publié : l'*Espagne et ses derniers événements* (1856, in-8°) ; des drames : *Fils de l'aveugle* (1857), *Jean Bart* (1858), la *Morsque* (1858) ; une féerie, le *Cri-cri* (1859) ; une féerie en cinq actes, les *Vins de Bordeaux* (1863) ; le *Salut*, *c'est la dynastie* (1870, in-8°) ; les *Pyrénéennes*, poésies politiques (1872, 2 vol. in-8°), etc.

HUGGINS (Williams), astronome anglais, né à Londres en 1824. Adonné, au sortir de ses études classiques, à des recherches expérimentales sur la magnésium, l'électricité, etc., et assez riche pour se constituer un laboratoire de premier ordre, il s'appliqua enfin à l'astronomie et établit à sa résidence de Upper-Tulse Hill un observatoire qui a rendu d'assez grands services à la science. Il a consigné dans les *Philosophical Transactions* de 1864 le résultat de ses premières recherches, entreprises de concert avec le docteur W.-A. Miller sur l'analyse chimique des étoiles et des nébuleuses, au moyen du prisme, d'après la méthode de Kirchhoff, et il fut élu l'année suivante membre de la Société royale de Londres, où ses travaux reçurent immédiatement l'une des médailles royales mises à la disposition de la société. En 1867, la médaille d'or de la Société astronomique lui fut décernée, conjointement avec son collaborateur. Poursuivant ses recherches, il analysa au spectroscope quatre comètes, puis la planète Coggia et fit ensuite chargé du cours sur les observations astronomiques à l'aide du spectroscope à l'université de Cambridge. La Société royale de Londres lui fit présent, en 1871, d'un télescope de 15 pouces, construit spécialement pour lui être offert, et l'Académie des sciences de Paris lui décerna en 1872 le prix Lalande. Ses dernières recherches ont porté sur la photographie du spectre des étoiles et il a pu, en 1877, offrir à la Physical Society spectres de la photographie très-nette du gins est membre de la plupart des Académies des sciences du continent.

* **HUGO** (Victor-Marie), le plus illustre des poètes contemporains. — Notre époque assista au couronnement de cette magnifique carrière déjà si remplie et à laquelle tant de gloires n'aura manqué. Depuis 1873, époque où nous arrêtions la biographie de Victor Hugo, dans le tome IX du *Grand Dictionnaire*, l'illustre poète a complété une partie importante de son œuvre en publiant la seconde série de la *Légende des siècles*, mis au jour les premiers volumes d'un grand roman historique et patriotique *Quatre-vingt-treize*, publié l'*Histoire d'un crime*, implacable protestation contre le coup d'Etat du 2 décembre, sans compter un recueil de vers émus et charmants, l'*Art d'être grand-père*, et, poursuivant parallèlement sa carrière politique, il a été nommé électeur sénatorial de Paris, puis sénateur, et il a pu faire entendre dans l'enceinte un peu sourde de la Chambre haute les accents d'une éloquence qui a gagné en gravité sans rien perdre de son ancienne vigueur. A l'âge où les autres hommes se reposent, Victor Hugo semble recommencer sa vie.

Le grand poète n'est pas de ceux qui s'isolent et se cloîtrent dans leurs propres fanfaisies ; il aime au contraire à penser avec la foule et à exprimer les sentiments de tous. La libération territoire lui a inspiré une page véritablement émue et patriotique (septembre 1873). Par suite de l'évolution parlementaire, il a mis précédent, l'illustre homme d'Etat qui avait présidé à cette heure mémorable était descendu du pouvoir et l'ouvre qu'il avait si bien conduite recevait son accomplissement sous ceux-là mêmes qui l'avaient renversé. Ils n'osaient s'en attribuer la gloire, tout en en éprouvant une forte déception, mais ils faisaient du moins leur possible pour en amoindrir l'éclat. Ce fut dans cette situation que Victor Hugo fut le bonheur de parler pour la France entière, forcé au silence, et ses vers, publiés en brochure, furent lus et applaudis partout. Nous nous contenterons de citer un fragment de la première partie du poème, exprimant d'une manière que justifiaient assez l'appréhension de l'avenir et le besoin de revanche que tôt ou tard éprouvera la France :

Non, je ne me sens pas délivré. Non, j'ai beau
Me dresser, je me heurte au plafond du tombeau.
J'étouffe ; j'ai sur moi l'énormité terrible.
Ici quelque soupirail s'ouvre-t-il ? Rien visible,
J'aperçois là-bas Metz, là-bas Strasbourg, là-bas
Notre honneur, et l'approche obscure des combats.
Et les beaux enfants blonds, bercés dans les chimères,
Souriants, et je songe à vous, ô pauvres mères. [ron,
Je consens, si l'on veut, à regarder ; je vois
Ceux-ci rire, ceux-là chanter à pleine voix
La moisson et l'amour, la famille, la Patrie
Sinistre. Une bataille étant sa rêverie,
Avant peu, l'archer noir embouchera le cor ;
Je calcule combien il faut de temps encor ;
Je pense à la revanche, à la prochaine fois.
Quand des frontières sont par la force usurpées,
Quand un peuple gisant se voit le flanc ouvert,
Avril peut rayonner, le bois peut être vert,
L'arbre peut être plein de nids et de bruits d'ailes ;
Mais les tas de boulets noirs dans les citadelles
Ont l'air de faire un songe et de frémir parfois ;
Mais les canons muets écoutent une voix
Leur parler bas dans l'ombre, et l'avenir tragique
Souffle à tout cet airain sa farouche logique.

Ces vers devaient coûter à celui qui, avant la funeste guerre de 1870-1871, n'était fait que prêcher la concorde, de la fraternité des peuples, et qui avait si bien su montrer dans *Paris* que les nations ont tout à perdre, rien à gagner à s'entre-déchirer. Mais, ainsi qu'il le dit, les événements ont une logique à laquelle il est difficile de se soustraire. Victor Hugo n'en écrivit pas moins une ode pour le congrès de la paix, tout en déclinant leur invitation, une lettre sympathique (septembre 1875) où il leur disait clairement, sous des métaphores accumulées, que la paix ne se décrétait pas, que celle était une résultante et qu'on y songerait quand l'Europe aurait repris son équilibre.

En même temps, il se préparait à rentrer dans la vie politique, d'où l'avaient écarté sa brusque démission de député à Bordeaux et la France aujourd'hui lui replique, et elle aussi n'a qu'une pensée, grandir l'Europe.... Cette volonté de la France est la vôtre, électeurs. Achevez la fondation de la République, faites pour le Sénat de la France de tels choix qu'il en sorte la paix du monde. Vaincre est quelque chose, pacifier est tout. Faites, en présence de la civilisation qui vous regarde, une République désirable, une République sans état de siége, sans bâillon, sans exils, sans bagnes politiques, sans joug militaire, sans joug clérical, une République de vérité échairés ; envoyez-les au Sénat ; ils savent ce qu'il faut à la France. C'est de lumière que l'ordre est fait. La paix est une clarté.

Nous nous contenterons d'extraire de la préface la page suivante, dans laquelle Victor Hugo explique ses variations en politique, et qui, par conséquent, appartient à la biographie : « Tout homme peut, s'il est sincère, refaire l'itinéraire, variable pour chaque esprit, du chemin de Damas. Lui, comme il l'a dit quelque part, il est fils d'une Vendéenne, ami de Mme de La Rochejaquelein, et d'un soldat de la Révolution et de l'Empire, ami de Desaix, de Jourdan et de Joseph Bonaparte. Il a subi les conséquences d'une éducation solitaire et complexe, où un proscrit républicain donnait la réplique à un proscrit prêtre. Il y a toujours eu en lui le patriote sous le Vendéen; il a été napoléonien en 1813, bourbonien en 1814 ; comme presque tous les hommes du commencement de ce siècle, il a été tout ce qu'a été le siècle : illogique et probe, légitimiste et voltairien, chrétien littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons dans la royauté; nuances bizarrement réelles, surprenantes aujourd'hui. Il a été de bonne foi toujours ; il a eu pour effet de rectifier son rayon visuel au milieu de tous ces mirages ; toutes les approximations possibles du vrai ont tenté tour à tour et quelquefois trompé son esprit. Ces aberrations successives, où, disons-le, il n'y a jamais eu de reniement, ont laissé intactes ses œuvres ; on peut en constater çà et là l'influence ; mais, il le déclare ici, il ne dépendent de chercher leurs inspirations en dehors de leurs propres fantaisies ; il aime au contraire à penser avec la foule et à exprimer les sentiments de tous. La libération territoire lui a inspiré une page véritablement émue et patriotique (septembre 1873). Par suite de l'évolution parlementaire, il a mis précédent, l'illustre homme d'Etat qui avait présidé à cette heure mémorable était descendu du pouvoir et l'ouvre qu'il avait si bien conduite recevait son accomplissement sous ceux-là mêmes qui l'avaient renversé. Ils n'osaient s'en attribuer la gloire, tout en en éprouvant une forte déception, mais ils faisaient du moins leur possible pour en amoindrir l'éclat. Ce fut dans cette situation que Victor Hugo fut le bonheur de parler pour la France entière, forcé au silence, et ses vers, publiés en brochure, furent lus et applaudis partout. Nous nous contenterons de citer un fragment de la première partie du poème, exprimant d'une manière que justifiaient assez l'appréhension de l'avenir et le besoin de revanche que tôt ou tard éprouvera la France :

Non, je ne me sens pas délivré. Non, j'ai beau
Me dresser, je me heurte au plafond du tombeau.
J'étouffe ; j'ai sur moi l'énormité terrible.
Ici quelque soupirail s'ouvre-t-il ? Rien visible,
J'aperçois là-bas Metz, là-bas Strasbourg, là-bas
Notre honneur, et l'approche obscure des combats.
Et les beaux enfants blonds, bercés dans les chimères,
Souriants, et je songe à vous, ô pauvres mères. [ron,
Je consens, si l'on veut, à regarder ; je vois
Ceux-ci rire, ceux-là chanter à pleine voix
La moisson et l'amour, la famille, la Patrie
Sinistre. Une bataille étant sa rêverie,
Avant peu, l'archer noir embouchera le cor ;
Je calcule combien il faut de temps encor ;
Je pense à la revanche, à la prochaine fois.
Quand des frontières sont par la force usurpées,
Quand un peuple gisant se voit le flanc ouvert,
Avril peut rayonner, le bois peut être vert,
L'arbre peut être plein de nids et de bruits d'ailes ;
Mais les tas de boulets noirs dans les citadelles
Ont l'air de faire un songe et de frémir parfois ;
Mais les canons muets écoutent une voix
Leur parler bas dans l'ombre, et l'avenir tragique
Souffle à tout cet airain sa farouche logique.

Ces vers devaient coûter à celui qui, avant la funeste guerre de 1870-1871, n'était fait que prêcher la concorde, de la fraternité des peuples, et qui avait si bien su montrer dans *Paris* que les nations ont tout à perdre, rien à gagner à s'entre-déchirer. Mais, ainsi qu'il le dit, les événements ont une logique à laquelle il est difficile de se soustraire. Victor Hugo n'en écrivit pas moins une ode pour le congrès de la paix, tout en déclinant leur invitation, une lettre sympathique (septembre 1875) où il leur disait clairement, sous des métaphores accumulées, que la paix ne se décrétait pas, que celle était une résultante et qu'on y songerait quand l'Europe aurait repris son équilibre.

En même temps, il se préparait à rentrer dans la vie politique, d'où l'avaient écarté sa brusque démission de député à Bordeaux et la France aujourd'hui lui replique, et elle aussi n'a qu'une pensée, grandir l'Europe.... Cette volonté de la France est la vôtre, électeurs. Achevez la fondation de la République, faites pour le Sénat de la France de tels choix qu'il en sorte la paix du monde. Vaincre est quelque chose, pacifier est tout. Faites, en présence de la civilisation qui vous regarde, une République désirable, une République sans état de siége, sans bâillon, sans exils, sans bagnes politiques, sans joug militaire, sans joug clérical, une République de vérité échairés ; envoyez-les au Sénat ; ils savent ce qu'il faut à la France. C'est de lumière que l'ordre est fait. La paix est une clarté.

L'heure des violences est passée. Les penseurs sont plus utiles que les soldats ; par l'épée on discipline, mais par l'idée on civilise. Quelqu'un est plus grand que Thémistocle, c'est Socrate ; quelqu'un est plus grand que César, c'est Virgile ; quelqu'un est plus grand que Napoléon, c'est Voltaire. »

Avouons franchement que, sans être irrévérencieux à l'égard du grand poète, on peut trouver qu'il y avait autre chose à dire, comme député de Paris, aux électeurs des communes. Ce morceau, dont nous n'avons cité que les meilleurs passages, est d'un écueils furent publiés l'un en février, l'autre en mai 1877. A cette dernière date, la France se réveillait comme en sursaut, lors de la menace de dissolution suspendue au-dessus de la Chambre ; l'heure n'était plus aux épanchements de la muse, et Victor Hugo résolut de montrer à ceux qui pouvaient rêver un nouveau coup d'Etat le spectre de celui de décembre. Il écrivit l'*Histoire d'un crime*; il en avait les matériaux tout prêts, car il avait déjà effleuré ce sujet dans *Napoléon le Petit* et recueilli depuis 1853 nombre de nouveaux témoignages et de détails ignorés. Grâce au retard systématique apporté par le cabinet du 17 mai à convoquer les électeurs, l'ouvrage parut à la veille de l'ouverture du scrutin (septembre 1877) et fit une profonde sensation. Plusieurs éditions s'écoulèrent en quinze jours. L'*Histoire d'un crime* doit avoir deux volumes ; le premier seul, divisé en deux parties, le *Guet-apens*, la *Lutte*, parut d'abord avec cette préface de deux lignes : « Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent; je le publie. » Le second volume est divisé en trois parties, la *Vacance*, la *Victoire*, la *Chute*, et, dans la dernière, le poète raconte la journée de Sedan, épilogue du 2 décembre. Pour qui lui avait en vue, la publication du premier volume suffisait, et la sensation fut même si vive dans les régions gouvernementales, que, même après le scrutin du 14 octobre, le ministère condamné par le suffrage populaire résolut de demander au Sénat l'autorisation de poursuivre Victor Hugo, sous la prévention d'excitation au mépris de l'armée. M. d'Audiffret-Pasquier s'y opposa, et la marche des événements empêcha de donner suite à ce projet.

* **HUGO** (François-Victor), littérateur. — Il est mort à Paris en 1873.

HUGOT (A.), musicien français, professeur au Conservatoire, né à Paris en 1761, mort dans la même ville en 1803. Il acquit une grande réputation comme flûtiste. Engagé par Viotti comme première flûte à l'orchestre des Bouffes-Italiens en 1789, il fit ensuite partie du grand corps de musique militaire organisé à Paris par la République, puis entra au Conservatoire, qui venait d'être fondé par la Convention. Parmi ses élèves figure le flûtiste Lépine. Hugot, après le départ de la troupe italienne de Viotti, était resté à l'orchestre du même théâtre, devenu le Théâtre-Feydeau ; mais c'est surtout dans les concerts donnés dans cette même salle en 1796 et 1797 qu'il brilla tout particulièrement. Il y joua des concertos de sa composition, des symphonies de Devienne et fit admirer, dit Fétis, l'exécution la plus parfaite qu'on eût entendue jusqu'alors en France sur la flûte. Il se tua, à l'âge de quarante-quatre ans, dans la nuit du 26 au 27 brumaire, en deuil à cet artiste brillant six concertos pour la flûte, six trios pour deux flûtes et basse, cinquante-quatre duos pour deux flûtes ; six sonates pour flûte seule et six autres pour flûte et basse, des variations pour flûte seule, et enfin une *Méthode de flûte*, à laquelle il travaillait au moment de l'accident qui a mis fin à ses jours, et qui a été achevée par Wunderlich (Paris, 1804, in-4°). Cet ouvrage a été adopté par le Conservatoire et traduit en allemand.

HUGOT (Louis-Anatole), homme politique français, né à Montbard (Côte-d'Or) en 1836. Négociant dans sa ville natale, il épousa la fille d'un ancien membre de la Constituante, M. Maire, et fit partie, sous l'Empire, de l'opposition républicaine. En 1871, il fut nommé maire de Montbard et élu membre du conseil d'arrondissement. Son attachement à la République le fit révoquer de ses fonctions de maire sous le gouvernement de combat. Aux élections du 20 février 1876, M. Hugot posa sa candidature à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Semur. « La République que j'ai toujours voulue, dit-il dans sa profession de foi, est un gouvernement libéral, tolérant, ouvert à tous, qui soit la sauvegarde de tous les droits et de tous les intérêts... Je veux dans les progrès qui sont la conséquence de la libre discussion et la légale mise en pratique du gouvernement du pays par le pays... Je considère le droit de révision, aux époques et aux conditions que la loi fondamentale a réglées, comme un moyen de perfectionner les institutions républicaines, libérales et progressives, et non comme une arme pour les détruire. » Elu député par 8,336 voix contre M. Muteau, également candidat républicain, et M. Belœurgey, candidat monarchiste, M. Hugot est allé siéger à gauche et il a constamment voté avec la majorité républicaine, notamment pour la suppression des jurys mixtes, pour les diminutions de dépenses dans le budget, excepté en ce qui concerne l'instruction publique, contre les menées cléricales (4 mai 1877). Après la résurrection du gouvernement de combat par le maréchal de Mac-Mahon, il protesta contre le message présidentiel (18 mai), puis il fit partie des 363 qui votèrent un ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourtou. Le 14 octobre suivant, il se représenta devant les électeurs de Semur, et, malgré tous les efforts de l'administration, il fut réélu député par 10,581 voix, contre 6,062 données à M. Belœurgey, candidat légitimiste et officiel. A la nouvelle Chambre, il a voté pour la nomination d'une commission d'enquête chargée de constater les abus de pouvoir commis pendant le ministère de Broglie-Fourtou (15 novembre 1877), contre le ministère de Rochebouët (24 novembre), etc.

HUGOTIQUE adj. (u-go-ti-que — de *Victor Hugo*). Qui se rapproche du style de Victor Hugo ; qui vient de ce poète : *La poésie moderne, en Amérique, n'a-t-elle pas un trait d'étonnante parité avec les* Orientales HUGOTIQUES ? (Marc de Montifaud.)

HUGTENBURG (Jean VAN), peintre hollandais. V. HUCHTENBURGH, au tome IX du *Grand Dictionnaire*.

HUGUENIN (Jean-François-Auguste), homme politique français, né à La Rosière (Haute-Saône) en 1814. Lorsqu'il eut terminé son droit à Dijon, il alla exercer la profession d'avocat à Lure (1836), où il devint membre du conseil municipal et un des chefs du parti républicain. Après la révolution de 1848, il se porta, sans succès, candidat à l'Assemblée constituante ; mais, en 1849, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative. Il vota constamment avec la gauche républicaine, notamment contre l'expédition de Rome, l'état de siége, la mutilation du suffrage universel, la loi sur l'enseignement supérieur, et fit une très-vive opposition à la politique de Louis Bonaparte. Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut arrêté, et, après deux mois d'emprisonnement, il fut exilé. M. Huguenin se rendit à Nice, où il exerça la profession d'avocat. En 1853, il put revenir à Lure et y continua ses travaux juridiques. Ayant été élu membre du conseil municipal (1854), il refusa de prêter serment, et son élection fut invalidée. Dans le que dura l'Empire, il resta constamment dans les rangs de l'opposition contre ce détestable régime. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé procureur de la République à Lure. Il conserva ces fonctions jusqu'après la chute de M. Thiers. Il fut alors révoqué par le gouvernement de combat.

HUGUENTERIE s. f. (u-ghe-no-te-ri ; *h* asp. — rad. *huguenot*). Parti, faction des huguenots.

HUGUENOTISME s. m. (u-ghe-no-ti-sme ; *h* asp. — rad. *huguenot*). Attachement au parti des huguenots ; disposition à partager leurs croyances.

HUGUES (Gabriel-Gustave D'), professeur et écrivain français, né à Bordeaux en 1827. Il termina ses études à Paris, puis il entra, en 1846, à l'Ecole normale. Trois ans plus tard, il fut nommé professeur d'histoire à Bordeaux. Depuis lors, M. d'Hugues fut successivement attaché, au même titre, aux lycées d'Avignon, de Strasbourg, de Perpignan, de Limoges et d'Angoulême. Reçu agrégé en 1854, il passa son doctorat ès lettres à Paris en 1859. Depuis cette époque, il a été chargé de professer la littérature étrangère, d'abord à la Faculté des lettres de Douai (1861), puis à celle de Toulouse (1863). M. d'Hugues est officier d'académie, chevalier de la Légion d'honneur (1868), maintenant des Jeux floraux de Toulouse, etc. Collaborateur de la *Revue contemporaine*, de la *Revue européenne*, du *Journal de l'instruction publique*, il a été, en outre, de 1867 à 1870, rédacteur en chef du *Messager de Toulouse*. Il s'est montré, dans ce journal, un défenseur acharné de l'Empire et du despotisme impérial. Pendant que, dans les dernières années du règne de Napoléon III, l'opinion publique, comprenant que l'absolutisme césarien conduisait la France vers une irrémédiable décadence, réclamait un retour au régime viril de la liberté, M. d'Hugues résistait à ce mouvement et se montrait réfractaire à toute idée libérale. A l'exemple de M. Granier de Cassagnac, il combattit la politique du ministère Ollivier, dont le pseudo-libéralisme l'horripilait. Depuis la révolution du 4 septembre 1870, il a cessé de s'occuper de politique active pour se donner en entier à l'enseignement. On lui doit les ouvrages suivants : *Essai sur l'administration de Turgot dans la généralité de Limoges* (Limoges, 1859, in-8°) ; *Essai sur le proconsulat de Cicéron en Cilicie* (1859, in-8°) ; *Lettres sur les Etats-Unis d'Amérique* (1864, in-8°) ; *Une province romaine sous la République* (1876, in-12), ouvrage remarquable.

HUGUET-GRANDSIRE (Auguste-Victor), homme politique français, né à Boulogne (Pas-de-Calais) en 1822. Il est fils d'un commerçant. M. Huguet se fixa dans sa ville natale et s'occupa de gérer ses grandes propriétés. Elu membre du conseil municipal de Boulogne en 1870, il fut nommé adjoint au maire, puis maire en 1871. M. Huguet-Grandsire s'occupa de fonder des écoles et des salles d'asile. Partisan de la République conservatrice, il signa, après le 24 mai 1873, une adresse du conseil municipal à M. Thiers et se chargea de la présenter lui-même au premier président de la République, renversé du pouvoir par les monar-